

Grave Victoriaville

Nenad Bogdanovic, RIAP, Vélogare, le GRAVE, Victoriaville,
30-09-2006

Laurent Luneau

Numéro 96, printemps 2007

riap2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Luneau, L. (2007). Grave Victoriaville / Nenad Bogdanovic, RIAP, Vélogare, le GRAVE, Victoriaville, 30-09-2006. *Inter*, (96), 47–48.

des relations, des conséquences : de la vie. Une soirée qui questionne et qui dérange avec ces artistes au vécu différent du nôtre qui n'ont pas froid aux yeux.

Alonso ouvre la soirée avec une performance sensible où elle ligote à sa poitrine nue des fantassins multicolores à l'aide de ruban adhésif et enchaîne une série d'actions poétiques qui nous proposent un regard féminin sur la guerre et les tensions politiques. Elle positionne stratégiquement au plancher des figurines d'engins de combat sur lesquelles elle marche, légère, pieds nus, doucement mais sûrement. Elle rampe par terre malgré l'inconfort de son corset et souffle sur des bulles de verre : fragilité, finesse. Finalement, elle gonfle et dégonfle des ballons, les faisant siffler, et en donne aux gens du public qui en font autant. Le dispositif évoque le concept de téléprésence² en divisant la réalité. Une petite caméra placée au sol nous retransmet en direct l'image de ce qui se passe dans le réel, proposant deux niveaux de lecture totalement différents : la guerre et le bulletin de nouvelles, la réalité et la télé-réalité.

La soirée se poursuit avec Acosta qui, dans une cérémonie qui suggère un contact avec la nature, avec la terre, aborde une problématique plutôt écologique, jouant d'un rituel avec les éléments. Image de fragilité et de l'éphémère, il distribue d'abord des allumettes enflammées aux spectateurs et met feu à une solution liquide dans un bac. Il dispose en croix, au sol, des pains sur des napperons de dentelle. Par la suite, il déploie un drapeau noir sur lequel il dépose des petits objets colorés toujours en forme de croix. Les actions se succèdent comme des scènes distinctes, il semble vouloir explorer le transitoire d'une situation qui nous amène à une nouvelle situation transitoire. Il

enfouit un petit globe terrestre de plastique dans sa bouche et le mâche, il mange la Terre : métaphore d'une nature dominée, trompée. Il se déshabille et demande aux gens, par l'entremise de ses comparses, de l'ensevelir sous les feuilles mortes. S'ensuit une sorte de dévotion, puis une naissance. Des images sur diapositives sont présentées au mur montrant, entre autres, un bateau de papier plié, image allégorique de la dérive : déviation, évitement.

Par la suite, de Gracia enchaîne avec une performance grinçante qui fait allusion à la détresse de l'homme, à la souffrance et au sacrifice. À la fois bourreau et victime, il s'assène le torse de multiples coups de fouet en inscrivant sur sa peau, après chaque coup, le décompte à l'aide d'une craie rouge. Ensuite, avec la même craie, il trace le contour de son corps au mur avec l'inscription « JE » au centre et sort de sa petite valise une cervelle animale qu'il percute d'abord sur la silhouette et ensuite dans son visage. Il respire l'organe ruisselant et semble vivre une sorte de transe avec la chair sacrifiée.

La dernière intervention, plus sociale et engagée, celle du poète et artiste multidisciplinaire Padín, ne laisse personne indifférent. Il nous présente une performance dénonciatrice des pratiques socialement douteuses des multinationales. Il forme le mot *Nike* au sol avec ses vêtements et, sur un air du groupe Rage againts the machine, il punit durement un quartier de viande en le brutalisant sur une pierre avec un bâton. Il utilise ensuite la pièce de viande pour inscrire au mur le populaire slogan de l'entreprise : « *Just do it* ». Il se couche ensuite sur la pierre, déposant la chair lacérée sur son abdomen. Finalement, il effectue une dernière action cérémoniale, mettant sur la pierre un livre ouvert qui rappelle un album de classe, montrant

une série de photos d'enfants en noir et blanc, et allume une bougie telle une offrande.

Cette soirée qui ne manquait pas d'intensité a démontré sans équivoque les tendances des pratiques performatives en Amérique du Sud. Ces artistes sont engagés dans un discours social, ils veulent nous montrer leurs impressions des relations humaines et des tensions politiques de la société dans laquelle ils vivent. Ne connaissant pas tous les enjeux culturels qui donnent naissance à une telle esthétique de la révolte, nous restons quelquefois hagards devant un tel spectacle tout en étant à la fois touchés par la poésie qui émane de ces actions. Hybridation de technologie numérique, de rituel et de matériaux forts de sens, ils critiquent, dénoncent et utilisent un langage percutant empreint de violence et de frustration, mais aussi d'une sensibilité désarmante. ■

30-09-2006

Grave Victoriaville

par Laurent Luneau

Une parodie qui occasionne une réflexion

Dans le cadre de la *Rencontre internationale d'art performance*, le GRAVE recevait, à la Vélogare de Victoriaville, le 30 septembre 2006, l'artiste serbe Nenad Bogdanovic. Cette année encore, la manifestation s'inscrivait dans le calendrier des activités des Journées de la culture organisées par la Ville de Victoriaville. C'est donc dans une atmosphère de fête que l'événement s'est déroulé, entre les contes de Joseph Rouleau et les chansons et musiques des artistes de la relève de la région. Mais la performance ici, intitulée *I Am a Rich Artist...*, n'avait rien



4



5



6

Horace

1 DANIEL ACOSTA
PHOTO > NOÉMIE CHABOT

2 JUSTIN MCKOERN
PHOTO > DIMITRI VOULIOURIS

Séquence

3 SILVIO DE GRACIA
4 CLEMENTE PADÍN
5 GABRIELA ALONSO
6 DANIEL ACOSTA

PHOTOS > MARIE-JOSÉE HARDY

du spectacle : même si la démonstration, intelligemment planifiée, s'est déroulée sous le signe de la parodie, le sérieux du propos et la rigueur de la démarche lui donnaient un caractère didactique indéniable, pour ne pas dire pédagogique. Et, cette fois encore, ce sont les spectateurs qui, comme des élèves prêts à jouer le jeu, se sont faits performeurs, guidés par les directives du maître.

Comme tous les internautes à travers le monde, Nenad Bogdanovic reçoit des courriels attrape-nigauds de compagnies fictives ou d'individus sollicitant ou promettant de l'argent pour des projets sérieux. Après la lecture d'un de ces courriels (malheureusement en anglais), préalablement reproduit sur des feuilles et qu'on lui a distribué au hasard, le spectateur est invité à intervenir par des dessins dans l'espace prévu à cette fin au centre de la feuille. Le matériel est fourni et toutes les techniques sont autorisées (aquarelle, crayons de couleur, pastels secs...). Le même participant peut répéter l'expérience autant de fois qu'il le veut.

Quand il a terminé un travail, il le remet au maître qui lui donne en retour une pièce de monnaie de deux dollars. Ce dernier signe ensuite l'œuvre de sa propre main et la fixe sur le grand babillard placé sur le mur derrière lui.

Au bout de trois quarts d'heure environ, le babillard est complètement rempli. Et alors, le performeur inscrit sous chaque dessin un nombre à trois chiffres représentant le prix de vente qu'il espère en retirer. La classe est terminée. CQFD.

Pas de chaos, pas d'expression de scepticisme sur les visages, pas de questionnement. On pourrait dire aussi : pas de spectateurs, mais seulement des acteurs impliqués dans une mise en scène où le réalisateur joue son propre rôle. Les vrais spectateurs ont été les quelques curieux qui se trouvaient dans la salle, venus pour autre chose, assis sur les bancs d'autobus, que les artistes collaborateurs de Lynda Baril avaient transformés pour le projet des *Convertibles*, et qui observaient la scène d'un air médusé. Pour eux, c'était peut-être un spectacle, même hermétique ; pour les participants, un moment de réflexion dans une journée consacrée d'abord au divertissement. ■

5 au 8-10-2006

L'Écart Rouyn-Noranda

par Matthieu Dumont

Du désarroi à l'extase

Le Centre des artistes en arts visuels de l'A-T a présenté la 3^e Biennale d'art performatif de Rouyn-Noranda (du 5 au 8 octobre 2006), un événement rassembleur diffusant différentes formes de l'art performance : performances, *spoken word*, art action, musique et interventions publiques. Des artistes de l'Abitibi-Témiscamingue, du Québec et de l'Ontario représentaient le volet national de la biennale, alors que le volet international était constitué d'artistes en provenance de l'Estonie, de l'Irlande et du Japon. Ces échanges internationaux ont été réalisés grâce à la collaboration du centre d'artistes Le Lieu à Québec, diffuseur et producteur de la *Rencontre internationale d'art performance* et du centre des arts actuels Skol à Montréal, coordonnateur de l'événement *VIVA ! art action*. La collaboration avec la *Rencontre internationale d'art performance* de Québec nous a permis d'accueillir les artistes Amanda Coogan (Irlande) et Anti-Cool (Japon).

Il va sans dire qu'à l'automne 2006 la performance était à l'honneur au Québec. Trois événements de performances présentés simultanément, créant la circulation d'artistes sur le territoire québécois. Ces collaborations sont importantes, elles concèdent un partage des ressources et des connaissances entre les organisations. Cela a grandement contribué à enrichir notre édition 2006.

Grâce à la collaboration avec la *Rencontre*, Anti-Cool (Japon) en performance nous a littéralement tenus en haleine en tentant de s'allumer une cigarette à l'aide de bâtons de bois (méthode préhistorique) après avoir confisqué les briquets et les allumettes des spectateurs. Fatigue, désarroi et douleur musculaire ont résulté de cet essai infructueux de 40 minutes. Amanda Coogan (Irlande) a ensuite présenté la performance *Mary Magdalene in Ecstasy*. Accompagnée d'une bande vidéo, Coogan s'est installée sur un divan dans une position évoquant la tentation sexuelle. La vidéo montrait une chorale de femmes en réaction à la situation.

La réunion entre ces performeurs, le public et les jeunes artistes de notre organisation était des plus agréable et bénéfique.

Anti-Cool est allé aux champignons avec Réjean Bérubé et Louise Lavictoire qui lui ont offert un accueil chaleureux. Amanda Coogan a visité le lac Fortune, guidée par notre membre Valérie Hamelin. C'est par ces activités que les artistes prennent conscience de notre territoire et de ses richesses. Ils ont parcouru 900 km au nord-ouest de la ville de Québec en traversant la réserve faunique La Vérendrye pour arriver à Rouyn-Noranda et performer. Cela me semble un peu exotique, et j'ai la vive conviction que ces artistes rentrent chez eux avec une meilleure connaissance du Québec et de l'étendu de notre réseau de centres d'artistes.

Que ce soit par la publication d'articles dans la revue *Inter, art actuel* ou par des collaborations dans la circulation d'artistes, Le Lieu contribue au partage des ressources. Reste à voir comment nos organisations collaboreront pour les préparatifs de notre 4^e édition en octobre 2008. ■

Notes

- 1 O'Donnell nous confiait que le foie est associé, en Irlande, à une injure homophobe.
- 2 Le mot *téléprésence* se réfère à l'expérience sensorielle de sa propre présence dans un espace lointain (et non pas la sensation de la présence lointaine de quelqu'un d'autre, comme c'est souvent le cas au téléphone). Eduardo Kac, par exemple, développe des installations télématiques qui fusionnent les espaces virtuel et physique dans une relation d'interdépendance.

Grave

1 NENAD BOGDANOVIC
PHOTO > VÉRONIQUE PEPIN

L'Écart

2 AMANDA COOGAN
3 ANTI-COOL
PHOTOS > CYCLOPES



1



2



3